

189 D
MIRABEAU

**AUX
CHAMPS-ÉLISÉES.**

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MADAME DE GOUGES,

*Représentée à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi, le 15 Avril 1791, avec changement, le
plusieurs fois depuis.*

Prix, 24 sols.



A PARIS,

**Chez GARNÉRY, libraire, rue Serpente ;
n°. 17.**

Y Th.

11835

Doyle

11834

11835

Mirabeau aux Champs-Elisées

Olympe de Gouges



Garnery, Paris, 1791

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Préface](#)

[Encore une préface](#)

[Prologue](#)

[Scène première](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)

MIRABEAU

AUX

CHAMPS-ÉLISÉES.

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MADAME DE GOUGES,

*Représentée à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 15 Avril 1791, avec
changement, plusieurs scènes neuves.*

Prix, 24 fols.

...

À PARIS,

Chez GARNÉRY, libraire, rue Serpente,
n°. 17.

PERSONNAGES

MIRABEAU.

J. JACQUES.

VOLTAIRE.

MONTESQUIEU.

FRANKLIN.

HENRI IV.

LOUIS XIV.

DESILLES.

FORTUNÉ, âgé de 12 ans & en habit de garde nationale.

LE CARDINAL D'AMBOISE.

SOLON.

LE DESTIN.

MADAME DESHOULIÈRES.

SÉVIGNÉ.

NINON DE L'ENCLOS.

Une multitude d'ombres des quatre parties du monde.

Chaque acteur doit observer exactement son costume.

P R É F A C E .

JUSQU'À ce moment la littérature eut des charmes pour moi, aujourd'hui c'est dans les horreurs et les dégoûts de la composition que je dicte sans ordre cette préface ; c'est à-peu-près ma manière.

J'ai donné au public, avec zèle et confiance, une pièce patriotique, il l'a reçue avec indulgence ; je la lui présente aujourd'hui imprimée, à-peu-près avec ses mêmes défauts et le même empressement que j'ai toujours mis dans

mes écrits ; je fais que ce n'est point assez pour le satisfaire, il ne suffit pas de piquer la curiosité, il faut agacer son goût, et c'est la coquetterie littéraire qui me manque ; cette coquetterie diffère entièrement de celle des belles ; l'une n'a besoin que de toutes les grâces de la jeunesse, et l'autre au contraire a besoin de vieillir dans le travail et l'expérience de l'art.

J'ai présenté aux Italiens, le 12 de ce mois, *Mirabeau aux Champs-élisés* ; si l'estime et l'enthousiasme donnoient l'expression, je n'en trouverois pas d'assez forte pour témoigner à cette société toute ma reconnaissance. Après avoir reçu ma pièce d'une voix unanime, ils m'annoncèrent qu'ils alloient la mettre, à l'étude pour la jouer vingt-quatre heures après ; j'avoue que je fus moins étonnée de leur empressement, que je ne le fus de la possibilité de leur mémoire ; ils n'avoient qu'une seule inquiétude, c'étoit le tems que le copiste pouvoit exiger pour livrer les rôles ; une voix s'éleva : *hé ! pourquoi ne les copierions-nous pas nous-mêmes !* Aussi-tôt un élan patriotique embrâsa tous les cœurs, et en une demie-heure, en ma présence, chaque acteur eut copié son rôle ; ils firent plus, ils m'observèrent plusieurs changemens, mais le peu de tems qui nous restoit ne nous permettoit pas de donner à cette pièce toute la perfection que nous pouvions mutuellement désirer. En même tems que les acteurs apprenoient la pièce, je crû qu'il étoit prudent de la soumettre au goût, aux connoissances, d'un *connaisseur ordinaire* ; car il faut que je prévienne le public, que j'ai la manie encore de ne demander des avis qu'à ceux qui n'en savent guères plus que moi, et comme cette remarque ne touche ni à leur probité, ni à leurs mœurs, ils ne sauroient s'en fâcher. Ainsi donc le conseil me fut donné de retrancher aux trois quarts, le rôle de Louis XIV, en m'assurant que ce caractère seroit mal vû dans ce moment-ci, parce que je le présentai du côté favorable. La comédie italienne s'étant prescrite d'apprendre cette pièce en vingt-quatre heures, fit de nouvelles coupures à son tour, et à la représentation, mon Louis le Grand étoit bien petit, bien pitoyable, et ma surprise ne fut pas moins grande que celle du public de le voir arriver là, pourquoi faire ? pour dire un mot et entendre des choses défobligeantes. L'improbation générale à cet égard, justifie pleinement l'auteur ; mais le public qui n'est pas instruit, ne l'accable pas moins en attendant sa justification ; il falloit opter dans ce moment, se pendre ou se justifier, le dernier m'a paru plus doux, et persuadée que les Français ne

feront pas toujours des bourreaux pour me juger, j'en appelle aujourd'hui à leur justice.

Toutes les critiques, sur cette pièce, qui m'ont été faites, étoient justes, mais peut-être l'ouvrage ne les méritoit pas ; qu'on examine quel a été mon but en faisant paroître Mirabeau aux champs élysées ; c'étoit de rendre hommage à sa mémoire, ce fut là le premier élan de mon cœur, de mon patriotisme ; je ne mis que quatre heures pour composer cette pièce, et l'on a pu exiger qu'en si peu de tems, je fis un chef d'œuvre de la réunion de tous les grands hommes, que j'eus l'art de les faire parler chacun leur langage, non-seulement comme ils parloient dans leur vie privée, car on ne disconvient pas que nos plus grands hommes ont été toujours simples dans la société, mais éloquens, précis, énergiques, tels qu'ils l'ont été dans leurs ouvrages. *Mirabeau sur-tout n'auroit pas mérité les éloges qui lui sont dus, s'il s'étoit exprimé comme je l'ai fait parler.* Comme s'il étoit aisé de le faire parler sans puiser son dialogue dans ses propres écrits, comme s'il étoit aisé de le remplacer à l'assemblée nationale ; Mirabeau, on fait, quand il n'étoit pas préparé, différoit de tout en tout avec lui-même et vous exigeriez, quelque soit le sexe de l'auteur, qu'il eut égalé ce grand-homme dans ses plus beaux monens. Vous serez satisfaits ; mon effort ne sera pas bien grand, il s'agit d'adopter des morceaux de ses sublimes discours à la substance de ma pièce ; je crains le disparate, mais vous l'avez voulu. Le passage qui m'a paru le plus heureusement ajusté à cette pièce, est l'éloge que Mirabeau a fait sur la mort de Franklin ; c'est Franklin lui-même qui le présente aux champs élysées, et qui prononce les mêmes paroles que Mirabeau a prononcé à son égard à l'assemblée nationale ; tous ceux à qui j'ai fait part de ce changement m'ont assuré qu'il étoit bien conçu, j'en accepte l'augure. Mais les femmes ! les femmes ! si généreuses pour leur sexe, desquelles on n'a pas aperçu un seul coup de main à la représentation de cette pièce : et mes amis, mes bons amis ! il faut que je leur dise un mot puisque me voilà en chemin. Tous attendoient mon succès ou le craignoient, car l'amitié de ce tems n'exempte pas de la petite jalousie. Les uns, je le fais, ont applaudi à ce peu de succès, les plus défaits m'ont vu d'un autre œil : le sentiment de la pitié couvre d'opprobre celui qui l'excite. Aucun n'a eu la noble générosité de venir me consoler, et comme si j'avois commis des crimes, tous m'ont abandonnée : ah ! quels amis ! ah ! rigoureuse épreuve ! non, il

n'y en a pas d'aussi sûre que celle du théâtre : les succès couvrent tous les défauts, même les vices ; une chute les donne tous, et les vertus disparaissent.

Ma pièce loin d'échouer a été même applaudie ; elle a excitée la critique, et plus encore l'envie, ce qui m'assure qu'elle n'est pas si mauvaise ; mais je n'ai pas de prôneurs ; mais je n'ai pas la masse des auteurs qui se tiennent ordinairement ensemble pour faire réussir leurs ouvrages ; seule, isolée, et en but à tant d'inconvénients comment attendre même un succès mérité Je suis d'ailleurs malheureuse, je crois à la fatalité, aussi l'ai-je prouvé par la transmigration des âmes.

Je me suis, je crois, rendue recommandable à ma patrie ; elle ne sauroit oublier jamais que, dans le tems où elle étoit aux fers, une femme a eu le courage de prendre la plume le premier pour les briser. J'ai attaqué le despotisme, l'intrigue des ministres, les vices du gouvernement : je respectai la monarchie et j'embrassai la cause du peuple ; toutes mes connoissances alors ont frémi pour moi, mais rien n'a pu ébranler ma résolution ; le talent sans doute ne répondoit pas à ma noble ambition, mais je me suis montrée ardente patriote ; j'ai sacrifié au bien de mon pays, mon repos, mes plaisirs, la majeure partie de ma fortune, la place même de mon fils, et je n'ai reçu d'autre récompense que celle qui est dans mon cœur ; elle doit m'être chère, elle fait mon bonheur, je n'en ambitionne pas d'autres. Peut-être avois-je droit d'attendre une marque de bienveillance de l'assemblée nationale ; elle qui doit montrer à l'univers l'exemple de l'estime que l'on doit à tout citoyen qui se consacre au bien de son pays, elle ne peut se diffimuler qu'elle a adopté tous les projets que j'avois offerts dans mes écrits avant la convocation ; on dénonce à son auguste tribunal toutes hostilités, et moi je dénonce son indifférence pour moi, à la postérité. Elle a reçu la collection de mes ouvrages, chaque membre en particulier, le seul qui m'a témoigné sa gratitude, est l'incomparable Mirabeau lui seul a eu la grandeur d'âme de m'encourager, de m'élever peut-être au-dessus de mes talens ; mais cet éloge n'a fait que me convaincre qu'il rendoit justice à mes vues, à mon patriotisme. Je joins ici la lettre pour ma justification.

Verfailles, le 12 septembre 1789.

Je suis très-sensible, madame, à l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre ouvrage ; jusqu'ici j'avois crû que les grâces ne se paroient que de

fleurs. Mais une conception facile, une tête forte ont élevé vos idées, et votre marche aussi rapide que la révolution est aussi marquée par des succès. Agréez, je vous prie, madame, tous mes remerciemens, et soyez persuadée des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE COMTE DE MIRABEAU.

Les propos injurieux qu'on a répandus sur mon compte, la noire calomnie que l'on a employée pour empoisonner tout ce que j'ai fait de méritoire, seroient propres à me donner de l'orgueil, puisqu'il est vrai qu'on me traite et qu'on me persécute en grand-homme ; si je pouvois me le persuader, je réaliserois le projet que j'ai formé de me retirer entièrement de la société, d'aller vivre dans la solitude, étudier nos auteurs, méditer un plan que j'ai conçu en faveur de mon sexe, de mon sexe ingrat ; je connois les défauts, les ridicules, mais je sens aussi qu'il peut s'élever un jour ; c'est à cela que je veux m'attacher. Cet ouvrage est de longue haleine, et je ne le présenterai pas du matin au soir ; je veux faire cependant mes adieux comiquement à mes concitoyens ; après avoir mis les morts au théâtre, je veux y mettre les vivans ; je veux me jouer moi-même, ne point faire grâce à mes ridicules pour ne point épargner ceux des autres ; je n'ai pas trouvé de plus vaste plan, ni de plus original que *madame de Gouges aux enfers*. On se doute aisément que je me trouverai là avec des personnages dignes de mon attention et de mon ressentiment ; les comédiens français, par exemple... mes bons amis... les bons auteurs qui m'ont reproché impitoyablement leurs fameuses observations sur quelques synonymes, et qui m'ont pillé, volé grossièrement, comme un certain Labreu qui a eu le front, après avoir escroqué à mon fils une pièce des vœux forcés pour le théâtre dont il se dit directeur, a eu l'audace de faire mettre sur l'affiche, par *madame de Gouges et monsieur Labreu*. Celui-là est fort ; c'est comme si les comédiens italiens disoient avoir fait une pièce, parce que j'ai consentie aux changemens qu'ils m'ont demandés. Les petites maîtresses aristocrates, les démagogues, les enragés, en un mot, j'irai aux enfers, *mais je n'irai pas seule, et quelqu'un m'y suivra*. Je prévien cependant que je ne toucherai aux mœurs, ni à la probité de personne, tels sont mes principes. Il seroit fort plaisant que cette farce me couvrit de gloire, je n'en serois pas surprise : mon projet de la caisse patriotique, la responsabilité des ministres, les établissemens publics

pour les pauvres, le moyen d'occuper aux terres incultes, tous les hommes oisifs, les impôts sur les spectacles, valets, voitures, chevaux, jeux, afin de les détruire par un impôt exorbitant ; mon esclavage des noirs, pièce qui a excité injustement la haine des Colons, mais qui ne prouve pas moins que j'ai écrit la première *dramatiquement* pour l'humanité ; trois volumes encore de mes pièces, pas moins estimée des gens de goût, ne m'ont pas attiré un regard général et favorable ; c'est bien là le cas de citer ces vers :

» Mon Henri quatre & ma Zaire,
» Et mon américaine Alzire,
» Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
» J'avois mille ennemis avec très peu de gloire.
» Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi
» Pour une farce de la foire.

P. S. On m'a assuré vrai, le bienfait anonyme de Mirabeau ; je n'assure pas que l'enfant soit mort, mais il m'a été indispensable de l'égorger pour rendre le trait de bienfaisance public.

Je n'ai pas fait seulement cette pièce pour la capitale, je me suis empressée de la faire imprimer pour les provinces avant sa reprise à Paris, persuadée qu'elles me sauront bon gré de cet empressement ; en outre, je supplie & charge toutes les municipalités du royaume, d'après le décret de l'assemblée nationale, qui rend aux auteurs leurs propriétés, de prélever ma part & de la répandre sur les femmes qui se feront distinguées par quelque action patriotique, comme celle de Nanci, ainsi que toutes celles qui auront le noble courage de l'imiter.

ENCORE UNE PRÉFACE.

LE lecteur ne manquera pas de dire, cette femme aime bien à préfacer : patience lecteur, je vais tâcher que celle-ci soit du moins utile.

Je ferois tentée de croire que la nature a placé en moi le don de prophétie ; si j'avois été fanatique, ah ! combien de miracles j'aurois déjà faits ! Tous mes écrits en pétillent ; on n'y croit pas, parce qu'on les a sous les yeux, mais un jour on les citera. Ce qui m'encourage à revenir à mes miracles patriotiques, c'est que l'athéisme m'assure que, je n'ai point comme Jeanne d'Arcq, à redouter la sainte grillade ; je pourrois peut-être craindre la lanterne nationale, mais on assure que les nobles fonctions sont suspendues, ainsi je vais user de tous mes droits de citoyenne libre et zélée patriote.

Depuis quinze ans j'ai prévu la révolution, de plus grands politiques l'avoient prévu de plus loin ; M. de Saint-Germain et la reine l'ont au moins devancée de plus de trente ans, non comme le public l'interprète ; le vieux bonhomme St.-Germain a fait machinalement les soupçons sur la maison du roi, sans avoir le dessein de nous être utile ; la reine, en faisant disparaître l'étiquette a perdu le respect des Français ; j'ai fait jadis une observation à son égard connue de vingt personnes. Il y a à-peu-près quatorze ans que je me trouvai à la porte de la comédie française quand la reine arriva, jeune, élégante, telle qu'on voit nos petites maîtresses les plus recherchées ; son air, son ton enchantoient les yeux ; mais on murmuroit tout bas. Je dis tout haut : *adieu la majesté royale, un jour cette reine versera des larmes de sang sur son inconséquence* ; le pronostic ne s'est que trop réalisé. Mais l'inconséquence n'est pas vice ; elle est attachée à la jeunesse, et fait souvent l'éloge de l'innocence ; une reine doit-elle être exempte de cette innocence ? Les uns diront oui, les autres diront non ; moi je dis que ce qui est fait est fait, et ne voyons, mes concitoyens ; que l'avenir. Je plains d'autant plus la reine, que peut-être elle n'a aucuns reproches à se faire de tout ce dont on l'accuse contre le peuple français ; elle n'a donc pas de vrais amis ! Tous les écrivains ont écrit contre elle, et personne n'a pris la

plume pour la justifier, personne n'a eu le noble courage de l'avertir de ce qu'elle doit aux Français, de ce qu'elle se doit à elle-même dans un moment comme celui-ci ; si il y a un complot des aristocrates, des prêtres réfractaires des prétendus patriotes, c'est la reine qui les suscite, et toujours la reine. Quoi ! toujours le mensonge grossier égara les hommes, fera triompher le vice et masquera la vérité ! Elle est donc bien mal entourée, cette reine qu'il ne se trouve pas, dans aucuns personnages de la cour, assez de force, assez de loyauté pour lui dire Madame, tous les efforts de la noblesse et du clergé sont impuissans, la révolution est décidée il faut embrasser le nouveau gouvernement avec ses défauts quand il y en auroit il faut embrasser la cause du peuple et vous concilier de nouveau son amour ; il faut éloigner de votre cour tous ceux qui prétendent à la contre-révolution il faut écrire vous-même au peuple et sans sortir de la dignité qui convient aux souverains une reine bienfaisante peut un moment descendre du trône pour témoigner à son peuple que son bonheur n'est assuré qu'autant qu'il est heureux lui-même, lui déclarer, solennellement, qu'elle sera la première à défourdir les trâmes qui viendroient à la connoissance, contre le repos public, et que la majesté doit encore assurer son peuple de démasquer, de poursuivre, comme criminel de lèse-nation et lèse-majesté, celle, ou celui de la cour, qui voudroit, par de fausses allarmes, l'induire en erreur. Ses entours ne manqueront pas d'empoisonner mes observations ; mais comme je n'attends rien, que je ne demande rien, et que je suis peu propre à faire ma cour au roi, aux citoyens parvenus je dirai la vérité sans m'inquiéter si elle a blessé les oreilles de ceux qui ne l'aime pas. J'en vais dire bien d'autres ; le but seul de mes écrits ne tend qu'à la tranquillité publique, au bien général, et c'est ainsi que je servirai toujours loyalement ma patrie.

Mais que font donc nos nouveaux ministres auprès du roi et de la reine, pour n'avoir pas prévenu de semblables observation ? pour n'avoir pas cherché à épurer cette cour qui conserve encore des vieilles chimères ? et ces chimères loin de lui rendre son premier éclat la font baïsser tous les jours d'un lustre ? quels charmes a-t-elle donc cette cour pour qu'au bout de trois mois au plus toutes les têtes y tournent ? Les ministres ont-ils oublié les intérêts sacrés qui leur ont été confiés ont-ils oublié la responsabilité à laquelle on les a fournis, ont-ils oublié l'estime publique qui les a proclamés ? Non, ils n'ont pu l'oublier, et je les en crois encore dignes ;

mais comme je l'ai dit, cette cour est fatale ; ceux qui la composent sont aimables, insinuans, surtout les femmes, et nos ministres sont des hommes, on en fait bientôt des dieux, et ils le croient. Le salut de l'état est entre leurs mains, et il est si doux de se diviniser ; voilà à-peu-près l'adulation que les courtisans emploient auprès des ministres ; mais les tems sont changés, et cette vieille politique de cour n'est plus de mode. Pour se soutenir en place aujourd'hui, le secret n'en est pas merveilleux et l'effort n'en est pas pénible : il ne s'agit que d'être impartial et sincère ; qu'ils n'oublient jamais cette morale, et j'affure que tous mourront honorablement dans leur place.

Les projets incendiaires, combinés avec tant d'art par les factieux, et aussitôt déjoués, sèment l'alarme et perpétuent l'anarchie. Les uns craignent véritablement pour le roi, les faux amis viennent à l'appui de cette crainte, et l'on conclut qu'il faut soustraire sa majesté à la fureur des deux partis : le roi n'a rien à craindre, et s'il venoit à disparaître le royaume seroit bouleversé, tout seroit livré au sang, aux flammes, et l'état seroit perdu sans ressources. Mais quelques soient leurs atteintes, la malle des bons citoyens est trop formidable pour que le roi soit en danger ; le roi doit être libre et peu sans crainte aller dans ses maisons de campagne toutes les fois qu'il l'aura décidé. Mirabeau contenoit ces deux partis, en maraudant, dit-on, sur tous les deux ; il faisoit son profit et celui de l'état pour être fidèle aux principes constitutionnels ; sa véritable ambition étoit de ramener l'ordre. Il falloit, disoit-il, dans l'origine, quelqu'un pour graisser les roues du chariot populaire, et nous avons trouvé le dindon. Ce dindon n'est pas difficile à reconnoître, on dit qu'il recommence encore ses glapissemens, et qu'il chante de nouveau ; ne fais pas pourquoi il n'est pas venu dans l'esprit de nos graveurs de faire la caricature du dindon couronné ; de toutes ses dépenses il ne lui reste, dit-on, que la rage, et il foment encore une sédition. Le poltron ! le lâche ! peut-il s'aveugler sur la justice, sur le caractère de l'esprit français ? peut-il oublier son aversion pour les traitres ? peut-il oublier que du soir au matin la haine prend la place de l'amour, et quelques soient les sacrifices qu'il a fait de sa fortune, il n'a jamais possédé l'estime publique, il ne régnera jamais que dans la boue. Comment tout factieux ne frémit-il pas, ne redoute-t-il pas le châtement que réserve à ses attentats la vengeance publique : misérable ! est-ce là les moyens que vous employez pour servir la patrie ! des deux côtés elle est trahie, des deux côtés elle est

déchirée et le peuple qui ne fait pas encore distinguer les vrais amis des traîtres qui le trompent sous un masque spécieux, est égaré de nouveau. Je fais bien que je m'expose en parlant ainsi ; le dindon couronné a déjà fait attenter à ma vie, *mais il est beau de mourir quand on sert son pays.*

Quoi, il ne sera donc pas possible de ramener l'ordre : la nation est divisée, le roi est sans force, le militaire est infubordonné, les chefs bafoués, le général insulté, le magistrat sans pouvoir, et la loi sans organe ; tout est dans un équilibre épouvantable, le choc peut être terrible, et cependant il est tems encore de tout réparer, et de sauver l'état et les citoyens ; mais il faut par une réunion générale, un concours d'élans patriotiques, ramener le peuple à ses foyers, à ses travaux, faire parler la loi dans toute sa vigueur indistinctement pour tous les citoyens, rappeler les fugitifs, engager l'étranger à revenir en France. Hélas ! pour un moment que nous avons à passer sur la terre, laissons à nos enfans, à nos neveux les traces d'une constitution qui doit assurer pour jamais leur bonheur et notre gloire, et faisons, s'il nous est possible, de notre tems, reflourir le royaume.

Voilà ce que j'avois à dire ; j'ai dit la vérité telle qu'elle doit être prononcée, sans réflexions, sans recherches, sans m'occuper du style ; les changemens de ma pièce, la construction de ces préfaces sont le tems d'un après midi ; si j'avois demandé des avis, peut-être aurai-je eue la modestie de les suivre, mais comme ceux que j'ai suivis en deux ou trois occasions ont été improuvés du public, je m'y présente comme j'ai toujours fait, avec le désordre de la nature brute, toujours moi-même et avec toute la simplicité de ma parure.

Je ne manquerai pas d'adresser cette pièce, avec un double exemplaire, à tous nos ministres, en les engageant d'en remettre un au roi et à la reine ; si déjà ils redoutent la franchise, mon franc parler ne les amusera pas. Cependant M. de Montmorin peut me justifier, il fait que je n'ai pas attendu le droit de dire la vérité ; j'ai osé la manifester avec énergie sous l'ancien régime, plusieurs lettres alors de sa part font son éloge et font une preuve de mon patriotisme. Je n'ai pas été le sommer de réaliser sa bienveillance ; il ne me connoît point, je ne suis point sur le registre des pensions, mon zèle et mon désintéressement sont connus : et j'ai sacrifié jusqu'à la place de mon fils. Ainsi que mon fils soit placé, qu'il ne le soit pas, je ne servirai pas moins mon pays.

Je ne suis point de ces femmes vicieuses dont les maximes varient comme les modes, qui prêchent la religion quand elle n'a pas besoin d'appui, qui la détruisent quand elle n'a plus de soutien, qui font la guerre aux morts et aux philosophes, adulent les vivans, encouragent le crime, et sacrifient les choses les plus sacrées à leur insatiable ambition à leur égoïsme.

Dans tous mes écrits, j'attaquai Mirabeau comme homme public, moi seule peut-être ne l'ai point redouté ; j'ai osé lui dire que si son cœur étoit aussi grand que son esprit, l'état étoit sauvé ; on n'a point oublié cette phrase dans mon discours de l'aveugle ; *quand vous tournerez constamment votre plume vers le bien, il faudra vous dresser des autels*. Voilà encore une de mes prophéties accomplies ; il est mort, et j'ai fait son éloge parce qu'il n'est plus.

Vous, Français, qui m'allez lire, quelque soit le peu de goût que vous prendrez à cette lecture, apprenez à me connoître et vous rendrez justice à mes principes ; je finirai par vous recommander, pour vos propres intérêts, d'affermir, d'assurer votre roi sur le trône, et de craindre le sort des grenouilles de la fable.



P R O L O G U E .

LE DESTIN, *dans un char.*

JE viens de faire trancher les jours du grand Mirabeau. J'ai vu trembler pour la première fois la main de la parque ; un enfant a suivi de près ce grand homme, tel étoit mon dessein...

.

Il faut convenir que l'espèce humaine est bien bizarre ; quel usage fait-elle du génie qu'elle a reçu de la nature, en préférence à tous les autres animaux ? foibles mortels ! que vous êtes loin du bonheur que vous cherchez ! Il est cependant si près de vous, mais la dévorante ambition qui vous tourmente, mais cette soif insatiable de vos intérêts particuliers vous fait empoisonner tous ces dons que le ciel a répandus sur la terre ; ah ! si je ne veillois pas à leur prospérité, les hommes s'entregorgeroient ensemble & sans savoir pourquoi. Quel exemple de morale je donne aux Français, en leur enlevant à la fleur de l'âge, un de leur plus fort soutien. Ils murmurent actuellement contre ma rigueur : hommes injustes, jettez un regard profond sur vos inconséquences, sur vos préventions, & vous reconnoîtrez tous vos torts : vous n'avez persécuté & vous ne persécutez encore que ceux qui se sacrifient pour le bien public. Vous ne savez les apprécier que quand ils ne font plus ; il en est bien tems ! Je ne peux cependant m'en défendre, j'aime les Français, leur caractère, leur esprit, leur folie même ; mais dans ce moment de vertige qui les égare, s'ils allaient conspirer contre moi, je n'en serois pas étonné, ils en sont bien capables ; mais je les défie de m'atteindre, je suis un peu trop haut pour redouter cette fameuse lanterne ; en vérité leur révolution est bien originale... Ils sont arrivés, sans répandre de sang, à un degré de perfection constitutionnelle, où toute autre nation en auroit rougi la terre. Mais feront-ils assez constants, allez raisonnables pour ne pas détruire un travail si merveilleux... C'est-là mon secret ; voyons comme ils vont se conduire après la mort de Mirabeau ; voyons s'ils sauront m'engager à leur nommer un successeur à ce grand génie. Allons tout préparer aux Champs-

Elisées pour le recevoir ; ah ! combien les grands hommes de la France, vont être étonnés & affligés de le voir arriver parmi eux ; mais j'espère les consoler par les dons que je vais faire à leur patrie ; je vais tout disposer, & que la terre & le ciel. applaudissent aujourd'hui à mes bienfaits.

À mesure que le char s'enfuit dans la coulisse, le nuage se dissipe & découvre les Champs-Élysées avec les ombres.

M I R A B E A U
A U X
C H A M P S - É L I S É E S ,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Les ombres doivent être costumées chacune dans leur genre.

L'ouverture doit être une musique douce & paisible, mêlée de quelques traits plaintifs.

Le théâtre représente les Champs-Elisées.

Toutes les ombres sont errantes dans le fond du théâtre, quand le rideau se lève. On doit voir un espèce de nuage imitant une vapeur, elle se dissipe insensiblement. Cette vapeur doit terminer la pièce à la fin du chœur.

Scène PREMIERE.

J.-JACQUES, VOLTAIRE, MONTESQUIEU.

VOLTAIRE.

JE te dis encore, Montesquieu, les tems sont changés. Les siècles de l'ignorance ont disparus : la lumière s'est répandue sur toute la terre ; tes principes sur les gouvernemens ne sont plus de faison ; partout l'homme reconnoît les loix de la nature, partout sa douce morale se fait sentir dans les cœurs. J. Jacques a déployé, mieux que nous, cette loi divine.

J. JACQUES.

Voltaire, ne m'envie point cet avantage : tu as posé les premières bases de tout ce qui s'est opéré de grand & d'utile en France.

VOLTAIRE.

Nous fûmes ennemis sur la terre, quand nos véritables principes devoient nous rapprocher : quand nous tendions tous deux au même but : mais la gloire, la jalousie, je n'en fus pas exempt. Ah ! combien de fois tu m'as fait trembler. (*à part*) le boureau ! il brûloit le papier avec sa plume de feu.

J. JACQUES.

Nous ne nous ressentons plus, dans ce séjour de la paix, de ces inquiétudes terrestres. Mais, Montesquieu est bien sombre. Quoi ! tu parais souffrir de notre conversation : ta mémoire ne sauroit périr : tes ouvrages ont encore beaucoup de partisans dans tout l'univers ; mais voudrais-tu prétendre que les hommes fussent partout les mêmes ? Il n'est qu'une vérité : tout change l'homme utile ne meurt jamais, & quelque fois la nouvelle forme du gouvernement Français, tes écrits n'en seront pas moins immortels.

MONTESQUIEU.

L'indulgence te sied bien : il t'est permis d'être généreux, quand tes écrits l'emportent sur les miens ; mais les crois-tu bien propres à l'esprit français ; le gouvernement est, dans ce moments sans force & sans dignité ; le commerce est anéanti, & le marchand est en faillite ; le délabrement des trois ordres a produit la pénurie dans les finances ; les manufactures sont désertes ; l'ouvrier sans travail, le pauvre sans secours ; les arts & les talens ont disparus avec les émigrans.

VOLTAIRE.

Ils reviendront, & tout se rétablira sous une meilleure forme.

J. JACQUES.

L'état étoit énervé ; le ministère étoit vicieux ; le peuple, écrasé d'impôts, souffroit les maux sans murmurer dans son horrible esclavage ; fatigué de la tyrannie qu'on exerçoit sur lui sans pitié, il a reconnu ses droits, sa force. Peut-être a-t-il été trop loin ; mais c'est l'effet de toutes les révolutions.

MONTESQUIEU

Combien de victimes périront avant d'arriver à ce point de perfection que vous espérez. Le généreux Desilles, ce jeune militaire, partisan de la bonne cause n'a pas moins été assassiné par ses propres soldats.

VOLTAIRE.

Ils étoient gagnés ; mais après ce récit qu'il nous a fait de l'état actuel de la France, de la prévoyance des législateurs, de la vigilance des citoyens à dissiper les complots des factieux, tu dois avoir actuellement plus de confiance à une révolution aussi sagement dirigée. Mirabeau surtout a l'art de contenir les deux partis ; je n'en suis pas étonné ; son génie devoit un jour détruire les despotes ; les fers, la prison, l'exil, les bastilles, rien n'a pu le détourner de sa vaste carrière. Que ce grand homme soit encore vingt ans sur la terre, & je te promets, Montesquieu, que la France reprendra une nouvelle splendeur.

MONTESQUIEU

Je crains, au contraire, que la nouvelle constitution n'ait point cette énergie que tu lui supposes. Les trois ordres sont indubitablement nécessaires à l'esprit d'un gouvernement monarchique. Le caractère français est changeant : c'est par son inconstance qu'il aime tout ce qui flatte sa vanité. J'ai travaillé pour le bien de mon pays, et suivant vous je n'ai fait qu'un ouvrage ! Mais croyez-vous, l'un et l'autre cette constitution bien affermie ?

VOLTAIRE.

Il n'y a pas de doute : tout est actuellement, je gage, dans le meilleur ordre.

J. JACQUES.

Il y a long-temps que nous n'avons eu des nouvelles de la France ; il y a long-temps qu'il n'a paru aux Champs-Élysées de bons patriotes.

MONTESQUIEU.

Je fuis aux aguets de quelqu'arrivant. Je suis aussi curieux que vous de connoître l'état actuel de ce royaume. Voici Henri IV avec Desilles ; il semble qu'ils veulent nous éviter : laissons-les s'entretenir à leur aise. (*Ils sortent.*)

Scène II

HENRI IV, DESILLES.

HENRI IV.

Viens, jeune et brave Desilles, éloignons-nous de toutes ces ombres, dont la présence trouble la douceur de nos entretiens. Louis XIV s'irrite aux récits que tu nous fais des grands changemens que tu as vu s'opérer en France. Parle-moi pour moi seul, j'en aurai plus de plaisir. Parle-moi de ce bon peuple Français ; de mon petit-fils, de vos législateurs, de cet incomparable Maribeu, dont tu nous as fait un si grand récit.

DESILLES.

Cher Henri, idôle de la France ! ce peuple, toujours cher à ta mémoire, voit encore en toi ton petit-fils qui marche sur tes traces. Les Français, en extirpant tous les abus qui entouroient le trône, ont rendu à leur monarque sa véritable existence. Mirabeau, Mirabeau surtout a développé ce grand principe si important au salut de l'état. Le Peuple et le Roi ; voilà ses maximes. Point d'intermédiaire entre ces deux puissances.

HENRI IV.

Que ce récit m'intéresse ; mais que je crains les effets de ces innovations. Je fais à quel degré le fanatisme peut pousser sa vengeance. En vain J. Jacques & Voltaire nous donnent ici de grandes espérances fondées sur leurs immortels écrits, je ne puis vaincre mes inquiétudes.

DESILLES.

On n'est donc pas exempt aux Champs-Elisées de tout pénible souvenir ? Quant à moi, je n'y ai ressenti jusqu'à présent qu'une douce paix.

HENRI IV.

Dans ce séjour, mon fils, nous conservons l’empreinte de notre caractère primitif ; et telle est, mon ami, la cause de ces rapports frappants que l’on trouve entre les grands hommes nés à des époques souvent fort éloignées. Après plusieurs siècles de repos, chacun de nous revient à la vie : mais notre génie ne change jamais : nos goûts, nos humeurs sont constamment les mêmes ; ainsi tu ne trouveras pas ici l’ombre de Louis XII ; le père du peuple, ni celle de l’orateur grec Demosthènes. Toutes les deux sont en ce moment sur la terre. Le Destin a rendu à Louis XII sa couronne sous le nom de Louis XVI, et à ton cher Mirabeau, la sagacité, la profondeur et l’éloquence de cet orateur athénien, également célèbre par son amour pour la patrie, et par sa haine déclarée pour les factieux.

DESILLES.

Ah ! je le reconnois à ces traits.

HENRI IV.

Mais toi, brave Desilles, ne sais-tu pas encore quel homme tu as été avant de porter ce nom ? Rappelle-toi donc ton analogie avec ce jeune romain qui, pour sauver sa patrie, se précipita tout armé dans le gouffre qui s’étoit ouvert au milieu du Forum.

DESILLES.

Oui, je me rappelle à présent tout ce que je fus. Le Destin m’a choisi, sans doute, pour les actions d’éclat. Je ne me plains pas de mon sort. Puissai-je toujours terminer de même ma carrière. Pour, toi Henri, le modèle des bons rois, on n’a pas ignoré même sur la terre, qu’avant d’être Henri IV, tu étois Titus... Mais quelle est cette rumeur parmi les ombres.

HENRI IV.

J’apperçois Voltaire et Rousseau qui s’approchent de nous ; sachons ce qu’il y a de nouveau.

Scène III

Les précédens, J. JACQUES, VOLTAIRE.

HENRI IV.

Hé bien, sublime, & bienfaissant philosophe de la France, que venez-vous nous apprendre ?

VOLTAIRE.

Éaque, Minos & Radamanthe s'avancent vers les portes. Nous soupçonnons qu'ils vont au-devant de quelqu'ombre digne, sans doute, de leur empressement.

J. JACQUES.

On a entendu du côté de la Terre des cris de douleur qui sont les présages d'une grande perte. Caron a paré sa barque, & Cerbere semble avoir adouci ses affreux hurlemens. On nous & annoncé qu'il se préparoit une fête pour recevoir cette ombre. Quel est donc ce Génie qui vient habiter parmi nous ?

VOLTAIRE.

Voyez défiler toutes les ombres vers l'entrée des champs Elisées. Seroit-ce quelqu'auteur dramatique à qui l'on prépareroit une pareille fête ? Seroit-ce quelque législateur, ami de l'humanité, plus digne encore de cet hommage ?

HENRI IV.

J'éprouve, en ce moment, une terreur jusqu'à présent inconnue en ces lieux. Je chéris comme vous la France ; si ce mortel nous venoit de cette contrée & que la patrie eut perdu un de ses plus fermes appuis, mon cœur en

feroit trop affecté. J'apperçois Louis XIV. À son air soucieux, je vois que cet arrivant ne lui fait pas plaisir.

Scène IV.

*LOUIS XIV s'approche d'un air fier, avec plusieurs de ses courtisans.
VOLTAIRE, HENRI IV, DESILLES, LOUIS XIV, J. JACQUES.*

HENRI IV à Louis XIV.

Louis XIV a l'air mécontent. Quel chagrin peut donc éprouver son cœur dans le séjour de la paix & de l'égalité.

LOUIS XIV.

Cette égalité n'est pas mon élément : je sens que je devrois régner.

HENRI IV.

Sur tes passions sans doute ; mais ta raison est donc bien faible ? puisqu'elle n'a pu encore te faire jouir de la tranquillité dont nous jouissons tous. Tu veux être encore roi parmi les ombres.

LOUIS XIV.

Ces remontrances populaires ne peuvent s'élever jusqu'à moi, ah ! que ne suis-je encore sur la terre !

HENRI IV.

Eh ! qu'y ferois-tu actuellement ?

LOUIS XIV.

La question est neuve pour mon oreille, ce que j'y ferois ? J'y règnerois ; en me montrant je redeviendrois le maître !

HENRI IV.

De qui ?

LOUIS XIV.

Du monde entier, des Français, quelque soit le charme de cette égalité, de cette indépendance dont, ici, on m'étourdit les oreilles ; je les connois, ils aiment les grands rois.

HENRI IV.

Dis, les grands hommes, & les bons rois. Tu fus te faire admirer ; mais on ne t'aima point : tu n'as ébloui les Français que par ton luxe ; on ne peut les séduire aujourd'hui que par des vertus.

LOUIS XIV.

Oublie-t-on tout ce que j'ai fait de grand ?

HENRI IV.

Oui, tes fameuses conquêtes ; la terre n'étoit pas assez grande pour satisfaire ton ambition.

LOUIS XIV.

Est-ce par mon ambition que la postérité me juge ? as-tu oublié mes belles actions ? Si je fus despote, je sçu faire fleurir les arts, le commerce ; je sçu distinguer l'homme de mérite de l'intrigant de cour : les femmes ni mes ministres ne me gouvernoient point. Je portai dans toute l'Europe le goût des sciences ; on me doit peut-être ce foyer de lumières dont les Français sont si fiers aujourd'hui. J'encourageai les talents, je récompensai les belles actions ; si j'eus des faiblesses, j'ai sçu les effacer, j'ai sçu avouer des fautes. Un de mes courtisans osa justifier un jour mon enfance indocile : Il n'y avoit donc point de verges dans mon royaume lui répondis-je... J'ai sçu préserver mes enfans de la mauvaise éducation que j'avois reçue, mes défauts

appartiennent à mes instituteurs, mes vertus sont de moi. Je suis mon ouvrage.

VOLTAIRE.

Je ne puis m'empêcher de l'admirer encore.

ROUSSEAU.

Il eut l'art de se faire adorer.

DESILLES.

Quel dommage que ce fut là un despote !

HENRI IV.

Oui, tu as mérité, j'en conviens, sous quelques rapports, l'estime & la reconnaissance des Français ; mais aujourd'hui ils ne sont plus les mêmes, & tu serois mal vu sur le trône.

LOUIS XIV.

Je ne te blame point. Nous ne pouvons changer notre caractère : un jour peut-être le mien retrouvera sa place d'autres temps, d'autres mœurs, & crois qu'aujourd'hui même, je trouverois encore en France des partisans.

HENRI IV.

Qui n'oseroient se montrer. Mais... quels sons lugubres ! C'est sans doute, cet ombre qui arrive.

DESILLES.

L'on vient à nous.

Scène V

MONTESQUIEU, les précédens.

MONTESQUIEU.

Amis de la France, Franklin vous amène un de ses plus fermes appuis ?

HENRI IV.

Ah ! que nous annoncez-vous.

On entend la musique du convoi de Mirabeau, par M. Goffec ; pendant cette scène muette, les ombres vont & viennent sur le théâtre & s'avancent toutes au-devant de Mirabeau.

Scène VI

MIRABEAU, dans l'affliction ; FRANKLIN, le soutenant ; les Acteurs précédents.

DESILLES.

Que vois-je ? Mirabeau !...

FRANKLIN, l'interrompant.

Mirabeau est mort. *(il continue avec chaleur.)*

Il est retourné au sein de la divinité, il vit parmi nous, le génie qui affranchit la France, & versa sur l'Europe des torrens de lumières. L'homme que se dispute l'histoire des sciences & des empires tenoit, sans doute, un rang élevé dans l'espèce humaine ; l'antiquité eut élevé des autels au puissant génie qui, au profit des humains, embrassant dans sa pensée le ciel & la terre, fut dompter la foudre & les tyrans.

VOLTAIRE.

Philosophe courageux, bienfaisant législateur, la Parque vient d'enlever à la plus grande des nations, cesse de t'affliger & viens respirer avec nous l'air pur de l'Elisée.

J. JACQUES à Voltaire.

Ah ! ne lui envie pas la douceur de verser encore des larmes : la cause de sa douleur est si belle.

MIRABEAU.

Ô J. Jacques ! ô mon maître ! est-ce toi ?

VOLTAIRE.

Cesse de te livrer à d'inutiles regrets.

MIRABEAU *d'un ton animé.*

Ah ! ce n'est pas la vie que je regrette, j'ai sçu vivre, j'ai sçu mourir en homme ; j'avois pour un siècle de courage, quand la mort a glacé mon cœur ; mais écoute, n'entends-tu pas les accens douloureux de ce peuple affligé ; de ce peuple dont je n'ai connu toute l'affection pour moi, qu'à l'instant même qui m'en a séparé pour jamais ; de ce peuple aimant & sensible que je ne pourrai donc plus servir. Je frémis en songeant que le trouble & la confusion peuvent encore détruire l'effet de la plus belle, de la plus sublime des révolutions : que l'empire peut-être livré aux différens partis de séditieux qui, pour leurs vues particulières, ne cherchent qu'à jeter l'alarme & à semer la discorde. Je frémis d'apprendre au premier instant que cette belle monarchie est dissoute, & que les factieux s'en partagent les lambeaux.

J. JACQUES.

On ne peut régénérer un état sans courir les risques de le perdre ; voilà ce que j'ai crain ; voilà ce que j'avois prévu dans mes écrits.

VOLTAIRE.

Mais si on le fauve à la fin ?

MIRABEAU.

Je préférerai le règne d'un despote, à l'anarchie.

MONTESQUIEU.

Les pouvoirs intermédiaires, subordonnés & dépendans, constituent la nature d'un bon gouvernement monarchique.

FRANKLIN.

Je n'approuve pas ces dispositions républicaines chez les Français, j'ai long-tems vécu. Maintes fois je me suis vu forcé de changer d'opinion, même dans les matières de la plus grande importance. Ainsi je crois qu'il est impolitique & inconstitutionnel en France, de ne point assurer le pouvoir du gouvernement monarchique, parce qu'il n'y a point de gouvernement, quelle qu'en soit la forme, qui ne puisse être bon, s'il est bien administré.

MIRABEAU.

Ah, Franklin ! que n'ai je laissé ma patrie dans une situation aussi paisible, aussi heureuse, aussi florissante que tu as laissé la tienne ; mais quelles font ces deux ombres que mon récit paroît attendrir ? Henri IV ! Desfilles ! (*il leur donne la main.*) Salut, salut, nos amis ; & cet autre ?...

J. JACQUES.

Vous ne le reconnoissez pas ?...

MIRABEAU

Oui, j'y suis à présent ; à son air majestueux, à cet air conquérant...

VOLTAIRE.

Et quelque fut le rang où le ciel l'eut fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

MIRABEAU à Voltaire

Vous êtes, je crois, l'auteur de cet éloge ?

VOLTAIRE.

J'aimai un peu trop la gloire des rois, je n'en disconviens pas ; mais c'étoit alors la mode.

LOUIS XIV.

Elle reviendra.

MIRABEAU.

Je le souhaite pour le bonheur de la France ; cependant tu me permettras d'y mettre des limites.

LOUIS XIV.

M'oterois-tu le droit de déclarer la guerre, & de faire la paix.

MIRABEAU.

Pour avoir voulu l'accorder au pouvoir exécutif, j'ai failli perdre la confiance publique.

MONTESQUIEU.

Que nous dis-tu ?

HENRI IV.

Apprends-nous...

MIRABEAU.

Tant qu'on n'a calomnié que ma vie privée, je me suis tû, soit parce qu'un rigoureux silence est une juste expiation des fautes purement personnelles telles excusables qu'elles puissent être, & ne voulant attendre que du tems & de mes services l'estime des gens de bien ; soit encore par ce que la verge de la censure publique, m'a toujours paru infiniment respectable, même placée dans des mains ennemies ; mais lorsqu'on a attaqué mes principes comme homme public, je n'ai pû me tenir à l'écart, sans déserter un poste d'honneur qui m'avoit été confié ; j'ai rendu un compte spécial de ma conduite. Cet aveu étoit d'autant plus important, que, placé parmi les utiles tribuns du peuple, je lui devois un compte plus rigoureux de mes opinions. Son

jugement étoit d'autant plus nécessaire, qu'il s'agissoit de prononcer sur des principes qui distinguent la vraie théorie de la liberté, de la fausse ; les vrais apôtres, des faux apôtres ; les amis du peuple, de ses corrupteurs ; car le peuple, dans une constitution libre, a aussi ses hommes de cour, ses parasites, ses flatteurs, ses courtisans, ses esclaves. Je pris la parole sur une matière soumise depuis longtemps à de longs débats : un pressant péril, de grands dangers dans l'avenir devoient exciter toute l'attention du patriotisme. Ces mots de paix & de guerre sonnoient fortement à l'oreille. Falloit-il déléguer au roi le droit de faire la paix & la guerre, ou devoit-on l'attribuer au corps législatif ? En un mot je m'étois proposé la question générale qu'on devoit résoudre, d'attribuer concurremment le droit de faire la paix & la guerre, aux deux pouvoirs que la constitution avoit consacrés.

LOUIS XIV.

Les Français ne sont donc plus les mêmes. Si les talens, le génie donnoient comme le rang, la couronne ; sans doute tu l'aurois méritée.

MIRABEAU *en fouriant*

Ne me souhaite pas un si fatal présent : c'est un pesant fardeau qu'une couronne en ce moment ; mais ton petit-fils l'aura par la prudence, par la bonté, par ses vertus la rendre plus désirable.

J. JACQUES.

Sans doute tu n'as pas quitté la vie sans donner quelques idées sur les successions.

VOLTAIRE.

Et sur l'éducation ; c'étoit bien essentiel.

MIRABEAU.

Mes amis, j'ai pourvu à tout ; ce sont mes derniers ouvrages, je n'ai pas eu la douceur de les lire à mes collègues. Mes dernières paroles furent : Je

combattrai les factieux jusqu'à mon dernier soupir, de quel parti, de quel côté qu'ils soient, & telle étoit ma ferme résolution ; mais déjà la mort circuloit dans mes veines. Je me hatai de mettre la dernière main à mon discours sur les successions, & à mon plan d'éducation nationale. J'ai tout laissé entre les mains de mon meilleur ami, qui me secondera, j'en suis bien assuré ; il n'est pas que vous n'ayez ouï parler de cet homme, de ce prêtre qui n'est pas moins nécessaire aux intérêts de l'état qu'à ceux du vrai culte. Il a porté la hache sur tous les abus du saint siège. il a déraciné le labyrinthe qui entourait l'autel, il a démontré l'auguste vérité.

VOLTAIRE.

Il faut un culte qui distingue le bon prêtre du fanatique & de l'imposteur. J'ai introduit la philosophie, j'ai prêché la tolérance, mais si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

MONTESQUIEU.

Ainsi donc, vous avez détruit les prérogatives du clergé & de la noblesse, & vous assurez votre constitution bonne ! Vous aurez bientôt un état populaire, ou bien un État despotique.

FRANKLIN.

On doit l'adopter avec ses défauts s'il y en a ; parce que je crois qu'il faut en France un gouvernement monarchique, & que s'il vient à dégénérer en despotisme, ce ne fera pas la faute de la constitution : pour assurer le bonheur du peuple, il dépend entièrement de l'opinion, de la bonté du gouvernement, aussi bien que de la sagesse, & de l'intégrité de ceux qui gouvernent.

J. JACQUES.

Comme il dépend des pères de famille d'assurer également le bonheur de tous leurs enfans. Je te demande Mirabeau, quelques-unes de tes réflexions sur les dispositions testamentaires. Ah ! combien il est important que les humains soient éclairés sur cette matière.

MIRABEAU.

Eh quoi ! n'est-ce pas assez pour la société des caprices & des passions des vivans ? Faut-il encore subir leurs passions quand ils ne font plus ? N'est-ce pas assez que la société soit actuellement chargée de toutes les conséquences résultantes du despotisme testamentaire, depuis un tems immémorial jusqu'à ce jour ? Faut-il qu'on lui prépare encore tout ce que les testateurs futurs peuvent y ajouter de maux par leur dernière volonté trop bizarre, dénaturée même ? N'a-t-on pas vu une foule de ces testamens, où respiroient tantôt l'orgueil, tantôt la vengeance ; ici un injuste éloignement, là une prédilection aveugle. La loi casse les testamens appelés *ab irato* ; mais tous ces testamens qu'on pourroit appeler *a decepto*, *a moroso*, *ab imbecilli*, *a delirante*, *a superbo*, la loi ne les casse point, & ne peut les casser. Combien de ces actes signifiés aux vivans par les morts, où la folie semble le disputer à la passion, où le testateur fait telles dispositions de la fortune, dont il n'eut osé, de son vivant, faire confidence à personne ; des dispositions telles, en un mot, qu'il a eu besoin, pour se les permettre, de se détacher entièrement de sa mémoire, & de penser que le tombeau feroit son abri contre le ridicule & les reproches. (*Toutes les ombres applaudissent à ce discours.*)

TOUTES LES OMBRES ENSEMBLE.

Bravo, bravo ! Mirabeau.

VOLTAIRE.

La plupart de ces ombres reconnoissent leurs erreurs & leur injustice, dans ces réflexions & leurs regrets témoignent assez combien tu mérites l'estime des morts & des vivans.

LOUIS XIV.

Ta présence étoit bien nécessaire sur la terre ; tu devois vivre plus longtemps.

MIRABEAU.

J'ai travaillé nuit & jour pour rendre à ma patrie sa superbe splendeur, j'y ai sacrifié mon existence. Je la croyois inaltérable. Je me suis trompé en cela, & voilà l'homme ; mais j'ai rempli ma tâche sur la terre, & je suis satisfait. Après avoir été la terreur des potentats dès l'aurore de ma jeunesse, qui, d'un autre côté, ne fut exempte d'erreurs ; vers le midi de ma vie j'ai joui de l'estime publique. J'ai fait le bien de mon pays. J'ai terminé à quarante-deux ans une carrière glorieuse. Je vois encore le peuple ému, attendri ; j'entends les cris de douleur à ma dernière heure ; mon âme encore errante dans les airs voit ce peuple verser des larmes. Qu'il est beau de mourir, quand on a défendu sa cause.

J. JACQUES.

Et sur-tout quand on l'a gagnée. Je ne te parle pas de mon contrat social.

MIRABEAU.

Ton contrat social ! il est dans les mains de tout le monde. Il est la pierre angulaire de la constitution.

VOLTAIRE.

N'ai-je pas aussi contribué pour quelque chose à la révolution.

MIRABEAU.

Ah ! beaucoup, Voltaire, oui, beaucoup ; mais l'instant le plus brillant de ton triomphe n'est pas encore arrivé. Encore, encore quelques momens, & je te le dis en confidence, certain évêque du Tibre, dont les projets ne font encore que fermenter sourdement, ajoutera bientôt à ta gloire, & à ta célébrité. Mais qu'elles sont ces trois ombres qui conduisent vers nous un enfant qui ne m'est pas inconnu ?

VOLTAIRE.

Ne sois pas étonné de l'air de satisfaction qui brille sur leurs visages. Ces trois femmes furent chacune, dans leur genre, l'honneur & l'ornement de

leur sexe. C'est Deshoulières, Sévigné, & l'aimable Ninon de l'Enclos.

Scène VII

*DESHOULIÈRES, SÉVIGNÉ, NINON DE L'ENCLOS, les Acteurs
précédens.*

MIRABEAU.

Je ne puis vous exprimer combien j'ai de plaisir à les voir : mais cet enfant...

DESILLES.

Il nous est inconnu, comme à toi.

FORTUNÉ.

Ô mon protecteur ! Ô sublime Mirabeau ! la Parque a tranché le fil de mes jours ; mais j'avois assez vécu. J'ai joui du bonheur de t'entendre. J'étois à la tête de ma compagnie à ta pompe funèbre. Je t'ai vu déposer dans ce superbe édifice, qui n'aura désormais d'autres titres. *Aux grands hommes, la patrie reconnoissante.*

MIRABEAU.

Cher enfant ! si jeune perdre la vie, & par quel accident ?

FORTUNÉ.

Il étoit près de minuit quand je rentrai chez moi après cette cérémonie. Froid, pâle, j'avois la mort dans l'âme. Envain ma pauvre mère me prodiguoit tous les secours ; envain cette chère mère cherchoit à me consoler, elle me dérobait des larmes que je sentoais tomber sur mon cœur. Nous perdions en toi notre protecteur, & la patrie perdoit son plus ferme soutien. Ma douleur étoit mortelle ; on a eu recours, sur le champ, à un

médecin ignorant ; mais pourquoi m'en plaindre ? les remèdes sans doute étoient superflus. Je ne regrette que ma mère ; mais je bénis le sort qui me rapproche de vous.

MIRABEAU.

Cher enfant ! elle avoit mis toutes les espérances en toi.

FORTUNÉ.

Dieu ! veille sur les jours. Au ciel ! je t'implore pour elle : console la plus tendre, la meilleure de toutes les mères. Hélas ! si tu n'avois voulu que me ravir à son amour, & laisser ce grand homme (*en regardant Mirabeau*) encore sur la terre. Il y étoit si nécessaire, lui seul contenoit les factieux, il étoit l'appui de la veuve, de l'orphelin, & j'en suis un grand exemple.

MIRABEAU.

Que dites-vous jeune homme ?

FORTUNÉ, l'interrompant

Je veux dire ce que tu nous as forcé de cacher sur la terre. On a pu t'imputer que tu n'avois pas de mœurs. On a pu te refuser une ame généreuse, un cœur sensible... ombres, écoutez. J'avois un père attaché, par naissance & par principes, à la vieille constitution. Ces chimères de noblesse le rendoit souvent inabordable ; ma mère & moi nous en souffrions beaucoup. Elle est issue du sang du tiers-état, c'est vous dire qu'elle est bonne patriote. Son mari prenoit plaisir depuis quelque tems à la mortifier en mettant la main sur son épée. Ah ! s'il n'eut pas été mon père... mais, quelques mois après la révolution, une espèce de langueur le mit au tombeau. Il avoit dissipé toute la fortune de ma mère : il ne lui restoit que des bienfaits de la cour, & en mourant nous perdîmes toutes nos ressources. Ma mère, plus affligée pour moi que pour elle-même, étoit au désespoir. Ah ! combien l'amour d'une mère élève son courage. Sans demander des avis à personne, elle se présente à la porte de l'incomparable Mirabeau.

MIRABEAU *voulant lui mettre la main sur la bouche.*

C'en est assez, c'en est assez.

FORTUNÉ

Non, je dirai tout.

HENRI IV, *prenant la main de Fortuné.*

Aimable enfant ; poursuis, nous t'entendrons avec plaisir.

FORTUNÉ

Ma mère dans les pleurs se jette à ses pieds. Ce n'est pas pour moi, dit-elle, que je vous supplie ; c'est pour mon fils : il n'a plus de père, il ne me reste rien pour l'élever. Mirabeau la relève avec attendrissement. Cet abaissement, madame, est l'effet de votre amour maternelle ; mais il m'offense. Parlez-moi sans me prier ; que puis je faire pour vous ? Placer mon fils, s'écrie ma mère. Comme législateur je n'ai aucun pouvoir particulier. Vous êtes jeune, belle, bientôt on suspecteroit les services que je voudrais vous rendre ; mais, madame, j'ai des amis, je les ferai agir ; c'est tout ce que je puis vous promettre. Il nous conduit froidement jusqu'à la porte. À peine sommes-nous arrivés chez nous qu'un notaire apporte à signer à ma mère un contrat de douze cens livres de rente réversibles sur ma tête. Ma mère demande l'auteur de ce bienfait : on s'obstine à nous le taire : nous le devinons aisément. Nous volons chez lui, la porte nous est refusée. Quelques jours après, je reçois le brevet de capitaine dans le régiment de Royal-Dauphin avec un bon de six cents livres pour mon entretien. Hélas ! je n'en ai pas joui longtemps. J'ai perdu mon bienfaiteur, & ma vie a été le prix de ma reconnaissance.

HENRI IV.

Quel âge avez vous, enfant trop aimable ?

FORTUNÉ.

Douze ans.

VOLTAIRE.

Ton raisonnement avoit devancé ton âge ; il n'y a donc plus d'enfans en France ?

FORTUNÉ.

Ils ne sont pas plus hauts que cela, (*désignant avec la main une certaine hauteur,*) qu'ils montent déjà la garde chez le roi.

LOUIS XIV.

Mon petit fils est donc gardé par des pigmées.

MIRABEAU.

Par des géans aussi, Louis XIV ; il est plus en sûreté avec ces pigmées, que tu ne le fus jamais avec ton imposante maison.

VOLTAIRE.

Quel est donc, charmant enfant, cet édifice, aux grands hommes, la patrie reconnoissante.

FORTUNÉ.

C'est le temple, où vous ferez tous réunis. Ô Mirabeau ! quels honneurs n'a-t-on pas rendus à ta mémoire : non, jamais la reconnoissance publique n'éclata d'une manière plus solennelle, & plus touchante.

LOUIS XIV.

La cérémonie étoit donc bien pompeuse ?

FORTUNÉ.

Si la cérémonie fut grande & majestueuse, ce ne fut point par l'étalage fastueux d'un luxe insultant ; mais un peuple entier y verroit des larmes. Entre deux files de notre garde nationale, un gros de cavalerie ouvroit la marche, suivi de vingt mille volontaires en deuil & sans armes ; les commissaires des quarante-huit sections, la municipalité de Paris & son département précédoient immédiatement le sarcophage, qu'on ne voyoit point élevé pompeusement sur un char triomphal ; mais nos législateurs même, tes collègues, qui le suivoient en corps, disputoient aux soldats citoyens l'honneur de te porter. Les ministres, la maison du roi, & quelques milliers d'hommes armés terminoient le convoi : ajoutez à ce détail le silence profond des spectateurs qui rendoit plus pénétrants les sons d'une musique déchirante, les cliquetis aigus des cimbales, les roulemens sourds & lugubres du tambour : ajoutez y la consternation qui se peignoit sur tous les visages, & les douces larmes de ce sexe intéressant & sensible à qui tu destinois des plans utiles à sa gloire, comme à son bonheur, & vous ne pourrez vous faire qu'une imparfaite idée des sentimens dont mon ame est encore pénétrée.

MIRABEAU

Dieu ! que ce récit m'intéresse. Ô mes concitoyens ! qu'ai-je fait pour avoir mérité une aussi sensible reconnaissance. J'ai contribué, comme vous, au bien de la patrie. J'emportoais vos regrets, n'étoit-ce pas assez pour me déchirer l'ame. Ô français ! français, vous ne cesserez jamais d'être généreux.

LOUIS XIV.

Et les ministres qui accompagnoient la cérémonie, font-ils du choix de mon petit fils ?

FORTUNÉ.

Oui sans doute, & du choix de son peuple.

LOUIS XIV.

Dans quel rang les a-t-on pris ?

MIRABEAU.

Confondus dans la seule classe de tous les citoyens, leurs vertus & leur mérite les ont seuls distingués.

LOUIS XIV.

J'approuve actuellement la révolution ; elle est digne d'un grand monarque, & des grands hommes qui l'ont opérée.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

As-tu laissé en main fûre ce plan dans lequel tu destinois à mon sexe un passage utile à son bonheur & à sa gloire ?

MADAME DESHOULIÈRES.

On l'aura détourné à sa mort. On ne veut pas que nous soyons sur la terre les égales des hommes ; ce n'est qu'aux champs Elisées que nous avons ce droit.

NINON DE L'ENCLOS.

Ailleurs aussi, mais c'est un faible avantage.

DESHOULIÈRES.

Les femmes trouveront peut-être le moyen de régénérer aussi leur empire.

MIRABEAU.

Pour opérer en France une grande, une heureuse révolution, il en faudroit, mesdames, beaucoup comme vous.

NINON.

Tu as raison : en général les femmes veulent être femmes, & n'ont pas de plus grand ennemi qu'elles mêmes. Que quelqu'une sorte de la sphère pour défendre les droits du corps, aussi-tôt elle soulève tout le sexe contre elle : rarement on voit applaudir les femmes à une belle action, à l'ouvrage d'une femme.

MIRABEAU.

La remarque le fera.

NINON.

Par les hommes donc. Ah ! messieurs, que les femmes entendent bien peu leurs intérêts.

SÉVIGNÉ.

Il est indubitable qu'un gouvernement ne peut se soutenir, si les mœurs ne sont pas épurées.

NINON.

Et de qui dépend cette révolution : en vain l'on fera de nouvelles lois, en vain l'on bouleversera les royaumes ; tant qu'on ne fera rien pour élever l'ame des femmes, tant qu'elles ne contribueront pas à se rendre plus utiles, plus conséquentes, tant que les hommes ne seront pas assez grands pour s'occuper sérieusement de leur véritable gloire, l'état ne peut prospérer : c'est moi qui vous le dis ; mais qui vient nous interrompre ?

Scène VIII

LE DESTIN, SOLON, LE CARDINAL D'AMBOISE, les acteurs précédens, avec plusieurs des quatre parties du monde, comme des Chinois, des Turcs, des Espagnols, des Romains, &c.

LE DESTIN.

Ombres paisibles, l'heure est venue de rendre à la terre un grand homme qui remplace celui qu'elle vient de perdre ; & voici celui que j'ai choisi.

TOUTES LES OMBRES.

Solon, Solon va renaître.

HENRI IV.

C'est le cardinal d'Amboise que le Destin a choisi ; c'est un ministre sage, bienfaissant qui doit renaître en France.

TOUTES LES OMBRES FRANÇAISES.

Oui, nous opinons pour le cardinal d'Amboise.

LE DESTIN.

Oui, je veux vous satisfaire. Ce grand ministre va renaître aussi.

D'AMBOISE.

Serai-je encore élu évêque de Montauban ?

MIRABEAU.

Que n'as-tu pu devancer ton époque ! cette ville n'auroit pas été de nouveau le théâtre des fureurs sacerdotales. Les fanatiques se sont efforcés d'égarer la conscience du peuple ; ainsi on n'a pu briser les chaînes du despotisme, sans secouer le joug de la foi. Quelle imposture grossière ! non, la liberté loin de nous avoir prescrit un si impraticable sacrifice, nous a rendus tous frères : que tous bons citoyens regardent cette église de France dont les fondemens s'élancent & se perdent dans ceux de l'empire lui-même. Qu'ils voient comme elle se régénère avec lui, & comme la liberté, qui vient du ciel, aussi bien que notre foi, semble montrer en elle la compagne de son éternité & de la divinité.

D'AMBOISE.

La province de Normandie, a-t-elle été agitée & persécutée par la noblesse ? ma préférence y seroit-elle nécessaire ?

MIRABEAU.

La noblesse est fort paisible en Normandie, & les habitans sont trop éclairés aujourd'hui.

D'AMBOISE.

Serois-je assez heureux pour travailler à la réforme de ces ordres religieux qui obèrent l'état, & qui propagent la masse des paresseux.

LE DESTIN.

Tu n'auras pas à cet égard de réforme à faire. Sois bon ministre, rends-toi digne toujours de la confiance de ton roi, concilie-toi l'amour de la nation, & travaille sans relâche aux intérêts du peuple. Sois laborieux, doux, honnête, aie de la fermeté, du bon sens, & sur-tout ton expérience précieuse, je te rends ton caractère primitif.

D'AMBOISE.

Reparoîtrai-je en France avec ce même costume ?

LE DESTIN.

Oui, & s'il étoit nécessaire, je te donnerois la thyare pour réformer tous les abus.

LE C. D'AMBOISE.

Je ne la défirerois qu'à ce prix.

LE DESTIN.

J'aime les Français, je veux les combler de mes bienfaits ; pour toi, Solon, tu va renaître à la place de ce législateur.

SOLON, *au Destin.*

Divinité, dont la domination est si favorable, ou si fatale aux mortels, ne pouvant m'y fustraire, vous voulez que je retourne sur terre, & je ne résiste point à vos décrets ; mais dans quelle contrée prétendez-vous me placer ? vais-je revoir Athènes ? m'enverrez-vous à Rome ?

LE DESTIN.

La ville de Rome, mon fils, a un peu changé de face depuis Titus ; & ce théâtre aujourd'hui. conviendrait peu à ton caractère. Qui serois-tu ? toi qui ne peut supporter l'hypocrisie, les complots des factieux ; mais il est une autre contrée qui, à l'opulence près, te retracera Rome & Athènes. C'est dans la capitale de France.

SOLON.

En France ! c'est pour la France que vous me destinez. Que la porte s'ouvre ; je suis prêt à partir.

LE DESTIN.

Va, Solon, va prêcher ta douce morale sous le règne du meilleur des rois. Soutiens la cause du peuple. Va te couvrir d'une nouvelle gloire. Là, tu

trouveras des âmes qui sympathiseront avec la tienne ; sois prompt, sois vigilant. Que toutes tes vertus reprennent leur première énergie, ou plutôt je te donne les vertus & les talents de cette ombre fière dont nous célébrons aujourd'hui l'arrivée. Si jamais ton antique Athènes renaît de la cendre, je l'enverrai à son tour y prendre ta place.

MIRABEAU.

L'exemptez-vous des faiblesses humaines ?

LE DESTIN.

Je ne prétend l'exempter de rien. Ces erreurs tiennent peut-être, plus qu'on ne croit aux vertus que je lui donne en partage. Qu'il soit bon patriote, courageux, protecteur de la liberté, ami sûr, publiciste éclairé. Je jette un voile sur le reste.

NINON DE L'ENCLOS, à Mirabeau.

Apprends-nous donc...

DESILLES.

Et ton Traité d'Éducation Nationale.

TOUTES LES OMBRES, à la fois.

Nous brûlons de l'entendre.

HENRI IV.

Cesse de t'affliger ; voilà deux successeurs pour un...

MIRABEAU.

C'en est trop pour me remplacer ; je voudrais vous satisfaire ; mais mon cœur est encore si plein, que je ne puis en ce moment que vous exposer le résultat de tous mes principes, & de tous mes écrits.

LE DESTIN.

Que la fête commence : qu'on lui élève un trône.

HENRI IV.

Viens, digne soutien de l'empire français ; cette place est réservée à ton génie, à ton amour pour la patrie ; & toutes les ombres vont t'entourer pour t'entendre.

MIRABEAU.

Quoi ! voudriez-vous me faire monter ici à la tribune.

LOUIS XIV.

La tribune ! mais c'est un trône.

MIRABEAU, *sur le trône.*

Elle fut de mon vivant plus qu'un trône à mes yeux.

Ombres, qui m'écoutez, & qui vous intéressez au bonheur de la France, qui désirez connoître & mes travaux & mes opinions sur l'état actuel & futur de ce beau royaume, je vais en deux mots vous en instruire :

J'ai passé ma vie à étudier l'esprit de différens gouvernemens. J'ai parcouru l'immensité de notre antique histoire. Plein des grands exemples qu'elle nous offre, je me suis armé contre le despotisme ; mais j'ai vu d'ailleurs le vice des formes républicaines, & j'ai cherché à en préserver ma patrie régénérée. Tel a été le but principal de tous mes écrits. Puisse la France n'oublier jamais que la seule forme de gouvernement qui lui convienne, est une monarchie sagement limitée.

LE DESTIN.

Qu'on ceigne son front de la couronne civique.

Deux ombres portent la couronne.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *prend la couronne & la dépose sur la tête.*

Tu l'as méritée.

Ici le chœur commence,

*On enlève Mirabeau sur le trône, & on lui fait faire le tour du théâtre ; une
musique douce & tendre termine, piano, piano la marche.*

Fin de la pièce.

Se vend,

Chez la veuve Duchefne, rue Saint-Jacques.

Chez la veuve Lesclapart, rue du Roule.

Et chez Girardin, au palais-royal.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- LeDeuxiemeTexte
- Chercheureuseenherbe
- LadyBirdy38
- Acélan
- Fabrice Dury
- FreeCorp
- Titiou00
- Guillaumelandry
- Benoit Soubeyran
- Toto256
- Raymonde Lanthier
- Cantons-de-l'Est

- Hsarrazin
- Lepticed7

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)